

AMICALEMENT VÔTRE

Par Emmanuel Abela ~ Visuels : Isabelle Chabot



Herman Melville et Nathaniel Hawthorne

DANS LE CADRE D'UN OUVRAGE CHORAL VERTIGINEUX, NICOLE MARCHAND-ZAÑARTU REND COMPTE DE CORRESPONDANCES PARMIS LES PLUS ILLUSTRÉS. AVEC POUR THÈME CENTRAL, L'AMITIÉ PROFONDE QUI LIE DEUX CRÉATEURS.

D'où est venue l'idée de centrer votre propos sur l'amitié à partir d'un corpus de correspondances ?

Les idées ne viennent jamais seules, elles marinent sans qu'on ne sache plus d'où elles proviennent. Mais l'une de ces correspondances m'a beaucoup émue autant par son contenu que par sa préface, c'est celle dont j'ai choisi de rendre compte : Paul Celan et Nelly Sachs. C'est un tout petit volume de quelques lettres. Il s'avère que je connaissais Gisèle [*Celan-Lestrange, une artiste française, peintre et graveuse, épouse de Paul Celan*] et son fils, Éric. Chaque fois qu'il était fait allusion à chacun d'entre eux dans les lettres, ça me touchait particulièrement. Dans la préface que Mireille Gansel a rédigée pour ce volume, c'est l'intensité, dans le malheur il faut bien dire, qui m'a donné envie de comprendre d'autres correspondances et de les réunir. Ces correspondances, je les connaissais pour la plupart, mais je voulais surtout rendre hommage à ces personnages qui ont lutté contre l'oubli et qui y ont laissé leur vie, parfois. C'est le cas de Varlam Chalamov, l'exemple d'une vie tragique – plus que fracassée – d'un homme qui parvient à écrire, malgré tout.

Avec souvent, quelles que soient les situations des épistoliers choisis, la création au cœur des préoccupations.

Oui, c'est souvent le cas. Et cela montre que la création n'est jamais lisse. On croit toujours qu'un livre, un poème, un film ou une partition, ça vient comme ça, au bout d'une trajectoire. Mais

quand on constate tous les cahots, tous les heurts – ces cailloux qui viennent se glisser –, c'est là que l'amitié prend toute son importance. Face à toutes les difficultés rencontrées, le poids de l'amitié vient apporter toute son aide. Dans ces moments, elle apporte du soutien, elle relance la machine. Avec ce choix de correspondances, je souhaitais montrer le rôle de l'Autre dans la création. De manière générale, et c'est un peu le souci de ces expositions qui réunissent beaucoup d'œuvres d'un artiste, quarante ou cinquante à la fois, alors que nous ne devrions nous intéresser qu'à une œuvre à chaque fois. Nos yeux sont volages, désinvoltes face à la création, je trouve, alors qu'il faudrait nous permettre d'approfondir notre regard. Une amie anglaise, qui a rédigé pour l'édition de *Vogue* en Angleterre, me relatait qu'après la guerre, la National Gallery, à Londres, a commencé à faire revenir les œuvres une par une – pendant un temps, bien sûr – ; c'était le cas d'un Rembrandt, par exemple, pour lequel les gens se précipitaient. Ils se pressaient pour regarder une peinture. Je trouve que c'est un excellent exemple qui permet d'entrer dans l'œuvre sans être saturé. Ces correspondances favorisent cela, cette entrée dans le processus de création. Dans les lettres que Dylan Thomas adresse à Vernon Watkins – l'une des correspondances qui ne figurent malheureusement pas dans l'ouvrage –, le poète gallois demande quasiment à son ami de terminer ses phrases. Ça démontre que le rôle de l'Autre est très souvent capital.



Pierre Bonnard et Édouard Vuillard



Sam Shepard et Johnny Dark



Stefan Zweig et Joseph Roth

Quel est-il, ce rôle ?

Il est de tous ordres, affectif bien sûr, intellectuel... Ce rôle prend bien des formes – ses habits, en quelque sorte – dans la relation amicale entretenue au fil des lettres. L'amitié n'est pas une, ni indivisible, elle ne constitue pas une fusion. Au contraire, elle présente bien des nuances, et je trouve cela très beau. On peut manifester du désaccord, se montrer sceptique. Cette confrontation peut parfois faire émerger autre chose qui n'existerait pas si l'Autre n'était pas là.

On le constate au fil des lettres, alors qu'on juge le sentiment d'amitié souvent inférieur au sentiment amoureux, il est parfois plus intense même que l'amour.

Oui, absolument. L'amitié vous dépasse. Elle se montre plus constante que l'amour, plus permanente. Elle est d'une autre teneur. Parfois, elle peut s'apparenter à une forme amoureuse. Dans ce cas, elle est aussi forte qu'une histoire d'amour...

En cela, l'amitié peut susciter bien des déchirures...

Oui, après une rupture, effectivement. On dit toujours que les amis se ressemblent, or, ils ne partagent pas toujours la même chose. Bien sûr, ils ont des points communs, un partage, mais ils restent très différents. On rencontre forcément des « semblables », c'est le cas de Pierre Bonnard et Édouard Vuillard qui sont d'une même onde. Mais certains sont totalement dissemblables. Regardez Sam Shepard et Johnny Dark – qui porte bien son nom, puisqu'il reste dans l'obscurité. Alors que Dark semble être la nature la plus fragile des deux, la plus domestique – la plus à la maison –, c'est pourtant lui qui, par sa force tranquille serais-je tentée de dire, porte beaucoup plus Shepard que Shepard ne le porte, lui. Mais vous avez raison, l'amitié peut être beaucoup plus violente, forte, que ne l'est l'amour lui-même. Après, pour moi, l'amitié ouvre plus à la création : un peintre partage plus avec un ami qu'avec une compagne ou qu'un proche issu de sa propre famille. L'altérité dans laquelle l'amour n'est pas mêlé peut être plus parlante grâce à l'amitié.

Ce projet, vous l'avez mené avec le philosophe Jean Lauxerois. Finalement, cette suite de correspondances, ne contient-elle pas ce que vous souhaiteriez dire de votre propre amitié ?

Absolument. En réalité, Jean était l'ami d'un de mes premiers compagnons qui était philosophe. Pour la petite histoire, nous avons été « rejetés » tous les deux. Quand j'ai écrit *Images de pensée* avec Marie-Haude Caraës, j'ai demandé à Jean de rédiger la postface et il l'a fait. Ça s'est remarquablement bien passé. De même, quand j'ai travaillé sur *Les Grands Turbulents (1880-1980)*, j'ai interrogé Jean sur ce qui m'a semblé constituer le premier groupe de « turbulents » en prenant en compte leur façon de vivre, de penser et de révolutionner la langue : les Romantiques allemands. Il m'a donné entièrement raison. C'est pourquoi je lui ai demandé d'écrire le texte en question. Ce texte, je le trouve si beau et la façon de travailler avec Jean si facile que je lui en fais part. Il me répond ceci : « Vous le savez, dans un travail à deux, il faut que l'attelage soit bien réparti. » *J'ai beaucoup aimé cette phrase, je nous voyais comme deux bœufs avec un attelage royal comme le montrent les Japonais [Rires].* Si bien qu'au moment de débiter le travail sur *32 grammes de pensée, essai sur l'imagination graphique*, je lui ai demandé d'y apporter sa contribution. Ce à quoi il a répondu qu'il le ferait « avec un immense plaisir ». Le travail s'est fait en toute amitié, sans le moindre nuage, chacun se complétant : je suis moi-même immédiate dans l'écriture alors que Jean est beaucoup plus conceptuel, avec une approche philosophique élaborée. C'est pourquoi j'ai



Pier Paolo Pasolini et Silvana Mauri

souhaité, pour *L'Amitié dans tous ses états*, reconstituer cet attelage parfait. J'ai sélectionné les correspondances, mais nous ne souhaitons pas une simple suite de textes. D'où l'idée des nuances.

C'est effectivement lui qui apporte cette classification méthodique des nuances de l'amitié, en catégories, intimité, fraternité, pensée, création, quête, combat, et leurs sous-ensembles.

Oui, il a une grande part dans ces choix. Nous avons passé une semaine à établir le cercle des catégories et les nuances au cours de l'été dernier chez lui, à Figeac dans le Lot, près de Capdenac. Jean a écrit ce très beau texte – sans doute l'un des plus beaux! – sur la correspondance entre Pier Paolo Pasolini et Silvana Mauri, ainsi que la postface sur l'amitié. Dans cette aventure, il m'a semblé capital. Pour moi, c'est un homme très libre. Quand je lui soumets un texte à relire, il me répond qu'il n'est pas «un correcteur». Il regarde, mais laisse à chacun exprimer son univers. En cela, il est le compagnon de travail idéal.

À la lecture, on sent cette complicité, presque un sourire.

Oui, ça se sent [*Rires*]. Après, ça ne nous a pas empêchés de débattre du choix de ces nuances. Il allait très loin. Moi, j'ai souhaité en rester aux déclinaisons. Il me semblait que de placer des définitions de chacune de ces déclinaisons risquait de voiler la correspondance elle-même.

Cette classification reste indicative.

Exactement.

Le lecteur est tenté de déplacer les nuances choisies et de les attribuer à d'autres correspondances.

Chaque lecteur lit autre chose, il peut avoir envie de les classer autrement.

Concernant la quarantaine de contributeurs à l'ouvrage, pourquoi leur attribuez-vous le nom d'«explorateurs»?

C'était pour effectuer une distinction par rapport aux «auteurs» des correspondances eux-mêmes, les duos dont il est question pour chacun des textes. J'aime assez l'image de l'explorateur ou de l'exploratrice qui, avec sa petite lampe au front, ramène à la surface le fruit de ses recherches pour nous partager sa connaissance. Le fait de révéler ce dévouement à un univers connu ou familier pour certains d'entre eux – comme c'est le cas pour Marion Graf, traductrice de l'œuvre de Robert Walser –, ou inconnu pour d'autres, me semblait rendre compte de ce travail à la fois de découvreurs ou de véritables initiateurs. Parmi les plaisirs occasionnés par l'ouvrage, la généreuse contribution de ces explorateurs a conduit à des choix souvent inattendus comme celui de notre plus jeune contributeur, Sacha Czertok qui a écrit sur Hermann Hesse et Thomas Mann. La preuve que *Le Loup des steppes* n'a pas totalement disparu du paysage des jeunes lecteurs. Il est réjouissant de constater que d'autres jeunes explorateurs se sont lancés, comme lui, sans hésiter.

Au moment de la réception des textes, nous imaginons une excitation particulière. Vous êtes-vous laissé surprendre par la variété des formes proposées, comme cette pièce de théâtre composée à partir de la correspondance entre Bonnard et Vuillard?

Oui, bien souvent. Pour cette pièce, j'ai interrogé Ana Orozco – qui fait sa thèse sur Saint-Pol-Roux et Victor Segalen – et lui ai demandé : « Mais comment es-tu parvenue à entrer ainsi dans la tête des deux peintres pour composer ton texte ? » Elle m'a répondu que c'était contenu dans la correspondance et qu'elle a simplement repris les phrases des deux peintres. Il aurait été sans doute ennuyeux, voire systématique, si tout le monde avait composé une présentation avec des extraits de lettres. Chacun a abordé son texte de manière très inventive, y compris pour Víctor Erice et Abbas Kiarostami, avec un texte qui leur est directement adressé à tous deux.

Vous ne donniez pas de consigne particulière, si ce n'est le respect d'un certain calibrage. Et pourtant vous découvrez cette variété de formes au point qu'un texte prend la forme d'un courrier qui vous est personnellement adressé.

Oui, c'est le texte très étonnant de Nicolas Comment autour de la complicité entre André S. Labarthe et Jean-Luc Godard. Mais effectivement, je n'ai donné aucune consigne si ce n'est le nombre de signes, avec bien sûr l'indication de la correspondance à explorer. Je dois dire que j'aime tous les textes. Quelle que soit la forme ou la manière de dire, je leur voue une certaine

affection. Et j'ai pu le constater : les explorateurs ont été des merveilles, ils ont fait preuve d'une grande générosité avec des textes qui, parfois, pour certains d'entre eux, les sortaient de leur quotidien.

Concernant le graphisme de l'ouvrage, là aussi vous avez offert beaucoup de liberté à Isabelle Chabot, en charge de la mise en forme.

Oui, nous avons souhaité lui accorder cette liberté : il en résulte une façon presque ironique de « correspondre » – je n'aime pas le terme « illustrer » – avec ces correspondances, justement. Elle s'est emparée de chacun de ces textes pour situer le cœur de la correspondance et lui donner sa pleine tonalité. En cela, elle a effectué un travail harmonieux.

Au-delà de l'amitié, vous interrogez la rencontre et ce en quoi celle-ci, avant même de s'exprimer sous la forme d'une amitié, rend compte de belles émulations créatives...

Oui c'est le cas d'Arnold Schoenberg et Vassily Kandinsky par exemple, je ne connaissais que la participation du compositeur à *L'Almanach du Blaue Reiter*, et là je découvrais une histoire complexe entre ces deux grands créateurs, extrêmement novateurs chacun dans son domaine artistique, la musique et la peinture. Avec cette invitation du peintre au musicien de contribuer à *L'Almanach*, c'est vraiment inattendu et impressionnant !

Dans ces correspondances, on ressent une étonnante vitalité : des récits, des pensées, des idées. Implicitement, vous nous incitez à les parcourir toutes, ainsi que les œuvres respectives de chacun des auteurs.

Oui, je fais ce constat : ces correspondances sont vivantes. Cette incitation, je l'ai vécue moi-même par de belles découvertes. En tant qu'usagère régulière de la Bibliothèque Publique d'Information à Beaubourg, je me rends bien compte qu'un ouvrage consulté sur une étagère incite à explorer celui qui se trouve juste à côté.

Vous ont-ils révélé des éclairages nouveaux, une intensité particulière, une singularité peut-être ?

Oh oui, je ne connaissais pas, par exemple, l'intensité de la relation entre Herman Melville et Nathaniel Hawthorne, ni celle d'Henry Miller et Blaise Cendrars. Ce qui est beau dans ces correspondances, c'est la constance. La création, contre vents et marées. On ne mesure pas aujourd'hui combien il était difficile de correspondre ainsi : en fonction des délais, la personne qui envoyait une lettre restait, anxieuse, dans l'attente d'une réponse qui tardait à lui parvenir.

Ce qui surprend c'est l'extrême précarité matérielle de ces vies – Dylan Thomas demande à Watkins de lui faire parvenir des timbres ! – et

— ***L'amitié vous dépasse. Elle se montre plus constante que l'amour, plus permanente.*** —

de ces artistes qui, pour rien au monde, n'auraient abandonné. Ils ont cela en eux, chevillé au corps. C'est la question du destin qui se pose là, cette forme d'abnégation que je trouve très belle.

Je ne connaissais pas non plus les échanges entre Stefan Zweig et Joseph Roth, alors que j'étais familière de leurs œuvres respectives. Cette correspondance est bouleversante. Roth lutte tous les jours, mais il en arrive quand même à donner des leçons de mise en forme à Zweig. À juste titre, il sent la montée du nazisme. Zweig, dont je découvre la grande générosité, ne sent malheureusement rien venir. En tant que Juifs, ils sont en première ligne tous les deux, mais Roth perçoit avec une telle intensité le mal en train d'advenir qu'il peine à convaincre Zweig qui, lui, pense que tout cela va s'arranger. C'est parmi la grande force de ces correspondances que de nous révéler tout cela. Après, à titre plus personnel, je me sens bouleversée par le destin des écrivains et poètes juifs. Et je souhaitais leur rendre hommage.

Aujourd'hui, les correspondances prennent de nouvelles formes, plus volatiles, par le biais du numérique. Avec votre recueil, ne nous invitez-vous pas à renouer avec la correspondance écrite ?

Oui, je crois que l'ouvrage est une invitation à correspondre.

— **L'AMITIÉ DANS TOUS SES ÉTATS. CORRESPONDANCES,**

Conçu et présenté par Nicole Marchand-Zañartu et Jean Lauxerois, Médiapop Éditions mediapop-editions.fr